INTELLECTUELS ET UNIVERSITAIRES

RENÉ GILLOUIN

Il est assez difficile de saisir René Gillouin. N'échappe-t-il pas aux définitions? Comme ces personnages de la Renaissance, qui se faisaient à la fois imprimeurs, professeurs, exégètes, conférenciers, agitateurs, philosophes, érudits, René Gillouin apparaît sous le triple aspect d'un technicien d'affaires, d'un homme politique, d'un écrivain.

J'entends déjà prononcer, avec une moue défavorable, les mots de polygraphie et de dispersion. On aurait bien tort. Gœthe, qui savait ce qu'il disait, assurait devoir de vives lumières au poste de ministre occupé par lui à Weimar. Cela permet, affirmait-il, de voir le dessous des cartes, qui ressemble rarement à leur dessus. Dans ce sens-là on pourrait soutenir qu'un historien sérieux devrait avoir fait de la politique. Aussi bien parmi les plus grands esprits de ce monde, à commencer par Cicéron ou par Dante et à finir, si l'on veut, par Rabelais et par Voltaire, pour ne rien dire de Gœthe lui-même, rares sont les hommes qui se sont murés dans une spécialisation. Encore un peu et je serais prêt à démontrer que l'écrivain en soi, qui écrirait pour écrire, à l'écart de toute expérience vivante et active, est un monstre. Si Karl Marx avait dirigé une usine, il n'y aurait pas de marxisme.

René Gillouin n'est pas un de ces monstres-là. Mais la difficulté de le circonscrire, même bornée à son rôle d'écrivain, ne laisse pas de subsister. D'habitude on est romancier, poète, philosophe, historien, critique. René Gillouin n'est pas poète, que je sache, mais il a écrit un roman, dont il ne se souvient guère, plusieurs essais considérables, des biographies, des œuvres critiques, politiques, religieuses. C'est un excellent journaliste, un orateur, un philosophe. Son panorama est donc immense, son témoignage presque universel. Peu de nos contemporains sont à même de pouvoir porter sur la réalité un jugement aussi motivé que le sien.

Cet aspect syncrétique de sa nature se retrouve dans ses origines, et en provient sans doute. René Gillouin est fils d'un pasteur protestant. Parmi les raisons qui leur faisaient regretter que la France, au seizième siècle, n'eût pas opté pour le protestantisme, Taine et Renan faisaient valoir que nous nous étions ainsi privés de ces personnalités souvent considérables, presque toujours notables, que sont, dans les pays anglo-saxons et germaniques, les fils de pasteurs.

De fait Charles et René Gillouin, les deux fils du pasteur de l'Eglise réformée d'Aouste (le beau nom romain!), nés respectivement en 83 et 84, n'infirmeraient pas cette thèse. Ils avaient d'ailleurs de qui tenir : « Notre père, écrit René Gillouin dans la préface du *Journal d'un chrétien philosophe* (son frère précisément), notre père... si bon chrétien qu'il fût... était peut-être encore meilleur humaniste. Doué d'une mémoire prodigieuse, il savait par cœur ses classiques, et notre enfance, notre première éducation, dont il s'était chargé lui-même jusqu'à la classe de troisième, ont été bercées au son des cadences de Corneille et de Racine, de Lamartine et de Victor Hugo, de Bossuet et de Bourdaloue, de Virgile et d'Horace, de Juvénal et de Tacite. Il versifiait fort agréablement en français, et il avait traduit en vers latins presque toutes les fables de La Fontaine. Il avait tenu à nous apprendre la versification latine, et je me rappelle avoir composé sous sa direction un poème sur la mort de Carnot, qui débutait par ces deux hexamètres :

Splendida Lugdunum celebrabat festa; decoram
Ibat Carnotus, turba plaudente, per urbem... »

Tandis que Charles, malgré une tuberculose opiniâtre, contre laquelle il lutta vingt ans, s'acheminait vers la médecine militaire, René se sentait davantage attiré par les lettres et, ce qu'on peut appeler d'un terme vague, la pensée. Il n'avait qu'à regarder autour de lui pour trouver des thèmes de méditation infinie. La Drôme est un pays de destruction. La fureur partisane y a fait table rase, de siècle en siècle, depuis la Réforme, de tous les vestiges du passé. Actuellement encore c'est une des rares contrées de France où le protestantisme affecte des allures militantes et où quatre cinquièmes de catholiques, sans fortune, reçoivent les directives de la minorité protestante et jacobine, riche et organisée. Pays superbe d'ailleurs, où la grandiose sauvagerie alpestre est touchée de grâce provençale et de splendeur méditerranéenne. « Voyez plutôt », me disait René Gillouin en me montrant un jour, dans son salon, les tableaux de Mme René Gillouin, grand peintre, qui a rapporté de la Drôme des vues de montagnes farouches, devant lesquelles on rêve de Maroc et d'Asturies, d'Abd el Kader et de don Quichotte, de couchers de soleil baudelairiens. C'est dans cette France quasi inconnue que Mistral est allé chercher sa Mireille, à Châtillon-en-Diois. Maurras n'est pas non plus sans attaches avec ce pays.

Le pasteur Gillouin étant mort en 96, René poursuit ses études au lycée de Tournon. En rhétorique, il a pour professeur le plus jeune agrégé de France, un homme extraordinaire, d'immense culture, qui détermine sa vocation. Après un stage d'une année à Lyon, il termine ses études à Henri-IV, pour entrer à Normale (1902-1905). Il se lie avec Emile Clermont, Etienne Rey, Jean Giraudoux, subit l'ascendant de Delbos, qui lui fournit la clef du kantisme, et découvre Bergson, lequel lui donne de la vie une explication qui n'a pas cessé de le contenter. Ce n'est d'ailleurs pas à Normale, mais dans les livres, qu'il fit la connaissance de Bergson. Tout de suite il se rendit compte de la grande chose qu'était le bergsonisme: son essai sur la *Philosophie de M. Henri Bergson*, paru d'abord dans la *Revue de Paris*, est la première étude d'ensemble qu'ait provoquée la philosophie de l'intuition.

Par la suite la pensée du baron Seillières prolongea et compléta l'illumination bergsonienne. Ce que Bergson lui révélait de la vie, Seillières le lui révélait de l'histoire, surtout de l'histoire moderne. N'y aurait-il pas d'ailleurs entre les deux pensées une communauté plus grande qu'on ne pense, et qui expliquerait la préférence que leur donne René Gillouin sur les pensées voisines ? Si le baron Seillières pose la question historique en termes de force et non plus en termes de vérité, Bergson ne la pose-t-il pas en termes de réussite?

René Gillouin, au sortir de Normale, n'en était pas à méditer encore l'exposé magistral de la pensée du baron Seillières, qu'il fera plus tard dans *Une nouvelle philosophie de l'histoire moderne* (1921). Pour le moment il voyageait. La pensée le tentait de plus en plus, le professorat de moins en moins. Il entra finalement dans l'administration. On sait qu'il fut de longues années chef de cabinet du président du Conseil municipal, place de choix qu'eût enviée Topaze, et qu'il mit à profit pour étudier de plus près les hommes.

L'œuvre de René Gillouin se compose pour moitié d'essais critiques, dont une personnalité intellectuelle fournit le centre : *Etudes littéraires et philosophiques, Idées et figures d'aujourd'hui, Esquisses littéraires et morales, Morceaux choisis de Kant*, précédés d'une introduction, qu'il faut connaître si l'on veut se débarrasser l'esprit d'idées toutes faites sur l'idéalisme kantien, dont Gillouin nous montre les solides assises réalistes.

La qualité maîtresse qui émerge de ces études est, à mon sens, celle-ci : René Gillouin excelle à digérer, à re-penser, à filtrer, à mettre au point, au besoin à corriger l'idée d'autrui à l'aide d'un solide bon sens et d'une large et sympathique compréhension. Peu de catholiques seraient capables de parler aussi bien du catholicisme que ce protestant. Non qu'il abdique sa position première, mais il n'a de cesse qu'il ne l'élargisse. Il a ainsi revécu pour son propre compte toutes les grandes destinées intellectuelles de notre temps : Maritain et Proust, Barrès et Daudet, Maurras et Renan, Gide et Mme de Noailles, Colette et Mauriac, Emile Clermont et Jean Moréas, Paul Morand et William James.

Plus que tout il aime son frère Charles, figure souveraine de bonté, de devoir et de sainteté. Pour connaître le côté le plus accueillant du protestantisme actuel et se rendre compte à quel point il voisine avec le catholicisme, il faut lire l'introduction qu'il a écrite (1932) pour le *Journal* de ce « chrétien philosophe », qui tenta de réconcilier Auguste Comte et Jésus-Christ, dans son « objectivisme spirituel ». Charles Gillouin fut de ceux qui pensèrent qu'à vivre davantage Comte eût rectifié son système en l'adaptant au christianisme.

L'autre moitié de cette œuvre concerne les idées plus spécialement : *Questions politiques et religieuses, Trois crises, le Destin de l'Occident, De l'Alsace à la Flandre*, passent en revue tous les grands débats contemporains, depuis l'anticléricalisme jusqu'à l'autonomisme, sans oublier l'Action française. Sur la question occidentale, Gillouin me paraît avoir prononcé quelques paroles définitives. Avec raison il écarte la solution simpliste des esprits faibles qui ne voient de salut pour l'Occident qu'en un retour au moyen âge, avec raison il ne dissocie pas ce salut d'une certaine conception de l'ordre antidémagogique, affirmation précieuse à recueillir en un temps où l'on voit toute une partie de la pensée religieuse frayer le chemin, par une inconscience incroyable, à la pire des révolutions.

En dernier lieu le fils du pasteur Gillouin, qui savait ses classiques par cœur, s'est penché sur le problème, toujours repris, jamais résolu, à peine ébauché, de l'humanisme. Ce pourrait être la grande œuvre de René Gillouin. Sous le titre d'*Un nouvel humanisme* il a entrepris une série d'études, où jamais son heureux don pour la formule balancée et vigoureuse, dense et saisissante, qui caractérise l'exercice de sa pensée, ne s'est affirmé avec plus d'éclat.

Dépassant l'humanisme de la Renaissance, où il ne veut voir qu'une « actualisation passagère », il pose le problème en termes éternels de civilisation fondamentale. Il veut bien que l'humanisme soit une conception de la vie par rapport à une certaine idée de l'homme, mais cette idée de l'homme il tient à la hausser aussitôt à la hauteur de Dieu lui-même. De principe, tantôt anodin, tantôt vénéneux, de culture, l'humanisme devient avec lui un principe de développement universel aussi bien religieux que politique, intellectuel que moral. Il le purge ainsi de cet athéisme agressif qu'il portait jusque-là dans ses flancs, et montre qu'il ne peut faire de progrès sans le concours de la sainteté.

En s'insurgeant contre la sainteté, pense-t-il, l'homme moderne commet une erreur plus grave que le moyen âge en entravant la liberté de l'homme naturel au profit de l'ascétisme, car l'ascétime est au moins une incomparable école de vie intérieure. « Aujourd'hui, l'homme naturel conspire la mort de l'homme spirituel sans se douter qu'il prépare ainsi sa propre ruine. » Une des tâches du nouvel humanisme sera de définir les rapports de la religion et de la science, « justifiera leur coexistence, fera valoir leurs convergences et rendra fécondes jusqu'à leurs oppositions ».

RENÉ JOHANNET.

NOUVELLES DU JOUR

A l'Elysée

Le président de la République a reçu, hier après-midi, le préfet de la Seine; le président du Conseil général et M. Strauss, vice-président du centre anticancéreux; le préfet de l'Oise; le président du conseil d'administration de la Compagnie générale transatlantique; le président de la Société des gens de lettres et le président de l'Association des écrivains combattants; le président et les membres du bureau de l'Union médicale latine.

A la présidence du Conseil

M. Gaston Doumergue, président du conseil, a reçu hier après-midi MM. Peyrouton, résident général de France en Tunisie, et Cayla, gouverneur général de Madagascar.

Après le voyage des garibaldiens en France

Le général Ezio Garibaldi a adressé de Rome au capitaine Camillo Marabini, président du comité garibaldien de Paris, le télégramme suivant :

Au nom des « Chemises rouges » d'Italie je t'adresse toutes nos félicitations et l'expression de notre gratitude pour ton organisation parfaite et généreuse des manifestations franco-italiennes qui ont eu lieu à l'occasion de l'inauguration du monument à la mémoire des garibaldiens morts en Argonne. Les cérémonies auxquelles nous avons assisté ont eu une haute signification politique et nous exprimons l'espoir qu'elles représentent le point de départ de la fraternité latine de demain. Je te prie de transmettre au gouvernement, aux autorités, à la presse et au peuple français nos remerciements fraternels.

EZIO GARIBALDI.

M. Camillo Marabini a répondu au général Ezio Garibaldi :

Mes camarades garibaldiens de Paris et moi-même avons été très touchés en apprenant ta satisfaction et celle des garibaldiens d'Italie pour la réussite de nos manifestations. En honorant dignement nos morts, nous avons voulu servir encore une fois la cause de la fraternité franco-italienne pour laquelle nos héros de l'Argonne ont donné leur vie. Le gouvernement, l'armée, les anciens combattants, les élites, la presse et le peuple français ont communié avec nous tous dans l'enthousiasme pour le souvenir glorieux du passé et dans l'espérance d'une toujours plus étroite association entre nos deux grands pays. Je m'empresse de faire connaître combien vous avez été heureux et combien vous êtes reconnaissants.

CAMILLO MARABINI.

A propos de la Banque des coopératives de France

La Fédération nationale des coopératives de consommation nous communique :

En réponse à des informations inexactes, la Banque des coopératives de France tient à préciser que c'est son conseil d'administration, toujours resté en fonctions, qui, le premier, a déposé une demande d'information judiciaire contre son ancien administrateur délégué, M. Gaston Lévy, et l'ancien directeur de la banque, M. Devolder.

De plus, la Banque des coopératives de France fait remarquer que les réclamations contre les insuffisances des projets concordataires ne visent pas les propositions elles-mêmes, puisque celles-ci comprennent un remboursement correspondant à 100 0/0 des créances, mais concernent les délais de remboursement qui, pour certains groupements ou individualités, constituent une complication intolérable.

Il est rappelé à ce sujet que la banque est intervenue auprès des pouvoirs publics, afin d'obtenir une aide qui permettrait de faire face aux difficultés précitées et le vote d'un projet de loi qui est déposé devant le Parlement.

Une conférence de M. Henriot est troublée par des socialistes et des communistes

Notre correspondant de Lille téléphone :

M. Philippe Henriot, député de la Gironde, est venu, lundi soir, à Roubaix, faire une conférence. L'annonce de celle-ci avait surexcité les socialistes roubaisiens qui s'étaient, depuis plusieurs jours, proposé de l'empêcher. Aussi, malgré un service d'ordre très important, dès 18 heures des bagarres se produisirent dans toutes les rues qui aboutissaient à l'hippodrome et aux abords de l'hôtel de ville. C'est ainsi que de nombreuses personnes se rendant à l'hippodrome, munies de cartes, se heurtèrent, avant d'atteindre le barrage protecteur des gardes mobiles, à la masse des manifestants socialistes et furent lâchement maltraitées. Beaucoup d'entre elles furent blessées. On fut obligé de former par groupes les assistants et de les diriger sous l'escorte de gardes mobiles vers le lieu de la conférence.

La conférence commença à 21 heures. M. Henriot fut présenté à l'assistance par M. Nicolle, député du Nord. Il dressa un rapide bilan de l'œuvre du ministère Doumergue, rendant hommage au redressement opéré par M. Louis Barthou dans le domaine de la politique extérieure, à l'œuvre du maréchal Pétain en matière de défense nationale et à celles de MM. Germain-Martin et Mallarmé. Mais il critiqua l'attitude du ministre de l'intérieur et du ministre de la justice, dont il constata l'impuissance devant une répression nécessaire.

Si on n'arrive pas à faire la lumière, dit le conférencier, alors je publierai mon dossier et je montrerai l'action néfaste de M. Chautemps et de la franc-maçonnerie, centre du scandale Stavisky.

L'orateur montra les raisons qui l'ont poussé à constituer le groupe antimaçonnique à la Chambre et à lutter pour obtenir la dissolution de la franc-maçonnerie.

Pendant la conférence, plusieurs bagarres se sont encore produites, place de l'Hôtel-de-Ville. La sortie s'effectua à 23 heures, par groupes qui purent s'avancer sous la protection des gardes mobiles.

Vers 23 h. 30, trois automobiles, qui se trouvaient en stationnement Grand'Place, non loin du poste central de police, ont été renversées et leurs pneumatiques crevés. D'autres qui passaient en face de l'église Saint-Martin ont été criblées de projectiles qui ont fait voler les glaces en éclats. La gendarmerie a été appelée pour déblayer une barricade qui avait été élevée à l'angle des rues du Mouilin et du Havre.

La police a reçu la plainte d'une douzaine de blessés, mais le nombre de ceux-ci est bien plus important et l'on peut estimer qu'il s'élève à une centaine. Aucun d'eux ne se trouve en danger sérieux.

Mouvement judiciaire

Sont nommés :

Substitut du procureur général près la cour d'appel: de Paris, M. Rey, substitut du procureur de la République près le tribunal de première instance de la Seine, en remplacement de M. Hurlaux, qui a été révoqué de ses fonctions; de Douai, M. Vigneron, procureur de la République près le tribunal de première instance de Saint-Omer.

Procureur de la République près le tribunal de première instance : de Saint-Omer, M. Martin, substitut du procureur de la République près le tribunal de première instance de Lille.

Substitut du procureur de la République près le tribunal de première instance: de la Seine, M. Ledoux, substitut du procureur général près la cour d'appel de Douai; de Lille, M. Riart, substitut du procureur de la République près le tribunal de première instance d'Avesnes; de Béthune, M. Lenys, substitut du procureur de la République près le tribunal de première instance de Boulogne-sur-Mer.

Le congrès annuel de la Fédération postale

Le congrès national de la Fédération postale confédérée s'est ouvert, hier, sous la présidence de M. Garcin, agent des P. T. T. révoqué.

M. Courrières, secrétaire de la fédération, a salué les 430 délégués de Paris et de province, puis une discussion assez vive s'est engagée sur le rapport financier, car 380,000 francs (150,000 de la fédération et 230,000 de l'orphelinat fédéral) avaient été remis à la Banque des coopératives. Plusieurs délégués ont suggéré de faire améliorer le concordat, et le bureau de la fédération a manifesté son intention de demander au gouvernement de renflouer la banque.

Le rapport financier adopté, un débat s'est institué sur le rapport moral. Des critiques ont été formulées au sujet de l'attitude du bureau; certains ont regretté qu'aucune action n'ait été engagée, au moment apportun, contre le cabinet Chautemps. Mais, après la réponse de M. Courrières, le rapport moral a été adopté.

Deux motions ont été votées, l'une s'élevant contre l'ingérence de l'administration dans les affaires mutualistes; l'autre protestant contre les déplacements d'office et donnant aux organisations syndicales le mandat d'en poursuivre l'abrogation totale.

Une séance de nuit a été occupée à la revision des statuts.

ARMEE

Le concours d'admission à l'Ecole militaire d'artillerie

Les épreuves écrites pour l'admission à l'Ecole militaire d'artillerie avaient été fixées au premier mardi de mai 1934. Ces épreuves ayant commencé dans un centre d'examen le 24 avril 1934 tandis qu'elles ont eu lieu dans tous les autres centres d'examen à la date régulièrement fixée, le maréchal Pétain, ministre de la guerre, vient de décider que les opérations du concours de 1934 pour l'admission à l'Ecole militaire d'artillerie sont annulées.

La date des nouvelles épreuves sera fixée ultérieurement.

Remise de décoration

Au cours d'une prise d'armes qui a eu lieu à Bitche, le général Hirschauer, sénateur de la Moselle, a remis les insignes de grand officier de la Légion d'honneur au général Stuhl, sénateur du même département.

AIR

Visite d'une escadrille italienne

Le ministère de l'air publie le communiqué suivant :

Une escadrille italienne d'avions de chasse, composée de douze avions, arrivera au Bourget dans l'après-midi du 5 juin, répondant à une invitation du ministre de l'air.

Le 6 juin, les pilotes italiens seront reçus à déjeuner au Bourget par le général commandant la 2e région aérienne. Le soir, ils assisteront à un dîner de gala donné par le comité des Saisons de Paris.

Dans l'après-midi du jeudi 7, une fête aérienne militaire se déroulera au terrain du Bourget-Dugny, à laquelle des délégations de toutes les formations de l'armée de l'air seront représentées. Après les évolutions des avions italiens, les formations françaises défileront.

Le 8 juin, les officiers italiens seront reçus par le ministre de l'air, au Cercle militaire.

L'escadrille italienne quittera Paris le 11 juin après-midi, et sera reçue à Tours par le général commandant la 3e région aérienne.

Elle arrivera le 12 juin à Châteauroux, puis à Lyon, où des réceptions sont organisées par le général commandant la 4e région aérienne.

Enfin, le 13 juin, l'escadrille italienne quittera Lyon pour l'Italie.

Légion d'honneur

Est nommé à titre posthume :

Chevalier

M. Raymond Defives, 7 ans et 8 mois de services militaires et de pratique professionnelle. Pilote de ligne d'une haute conscience professionnelle et d'une grande valeur morale. Compte plus de 4,000 heures de vol. A trouvé la mort au cours d'un accident survenu à Croydon le 31 mai 1934. A été cité à l'ordre de la nation le 4 juin 1934.

Ajoutons que le gouvernement de la République française a cité à l'ordre de la nation le pilote Defives, victime, à Croydon, d'un accident mortel.

Le Décor de la vie

AU MUSÉE GALLIÉRA

Pour son exposition annuelle des mois d'été, le musée Galliéra a choisi comme thème, cette fois, le verre, la mosaïque et l'émail. Pourquoi ces trois techniques ensemble ? Parce qu'elles sont à base de la même matière, à savoir un sable siliceux, mêlé de potasse et de soude et soumis à la cuisson. C'est ce qui assure son homogénéité à l'exposition du musée Galliéra, bien présentée par ses conservateurs, MM. Henri Clouzot et Georges Pascal, sous l'heureuse impulsion de M. d'Andigné, si attentif à tout ce qui touche les collections de la ville de Paris. Alors que tant de manifestations artistiques ne sont, en effet, que des... manifestations, parce qu'aucun motif fondamental n'en inspire le rassemblement, celle du musée Galliéra se justifie par la logique et par l'opportunité des leçons qu'elle propose aux visiteurs comme aux architectes. Ce n'est rien moins en effet que le registre des éléments mis à la disposition de ceux-ci, comme de tous ceux que préoccupe l'aménagement d'un édifice quelconque par les verriers, les mosaïstes et les émailleurs.

Ce registre est considérable, si l'on en juge d'après le nombre croissant des objets fabriqués par eux. Sans parler de la verrerie de table, des bibelots, des glaces et des vitres, on voit apparaître des meubles, des maisons de verre, en même temps qu'on discerne une véritable renaissance de l'émail et de la mosaïque. L'exposition de Galliéra insiste particulièrement, et avec raison, sur les acquisitions nouvelles de la technique, sans insister sur les redites.

La place d'honneur, au centre de la première salle, est accordée à trois vitrines, dont l'une contient des verreries de Marinot, première manière, une autre des verreries du même artiste, deuxième manière, la troisième enfin des émaux de Jean Serrières. On a tout dit sur la fantasmagorie et l'art achevé des verreries de Marinot. A y bien réfléchir, il me semble cependant que Marinot a eu tort d'abandonner complètement sa première manière : il s'y souvenait de la technique originelle du verre soufflé, dont la forme même était un signe de la respiration humaine; il se rappelait aussi, en le décorant, qu'avant de devenir verrier, il avait été peintre, un peintre personnel, dont les notations du Maroc furent, à l'époque, remarquées, et restent encore remarquables, malgré l'invasion du Moghreb par la gent des peintres. Avec un décor d'émail de couleur sur la panse du verre transparent, il savait évoquer la fraîcheur des fleurs champêtres au bord d'un ruisseau limpide. On a imité ce procédé, qui s'inspirait d'ailleurs d'un procédé en usage chez les verriers anciens, notamment en Bohême et à Prague. Peut-être est-ce l'usage qu'on a fait par la suite de cette inspiration qui en a détourné Marinot, comme il a détourné beaucoup de bons artistes d'une manière qu'ils avaient renouvelée en la pensant fortement, mais qui était déformée, parce que sentie peu profondément, par leurs pasticheurs.

Dans sa deuxième manière, où il combine la gravure à l'acide, au sable ou à la meule, le travail au chalumeau et la taille, Marinot, tout en produisant de véritables chefs-d'œuvre, subit le prestige des artisans qu'il lui a été donné de rencontrer dans les ateliers de Troyes et, se rapprochant de l'artisanat plus que de l'art, risque plus encore d'être imité que dans sa première manière, vraiment inimitable.

Son voisin, Jean Serrières, fait figure, vraiment, de rénovateur dans le royaume de l'émail; sa vitrine de plaques émaillées est admirable, tant à cause de la qualité des poudres qu'il a su choisir, rassembler et contrôler pour s'en faire un clavier personnel, que du goût supérieur de l'inspiration et de la composition : supériorité qui tient, comme celle des débuts de Marinot, à ce que Jean Serrières est un peintre raffiné et subtil, et que l'art, une fois de plus, domine la technique.

Lalique occupe le fond de la salle. J'ai grand'envie de le comparer une fois de plus à ces gentilshommes verriers de Normandie, que les rois de France autorisaient à travailler le verre, entendant indiquer par là que « l'artifice de voirrerye » méritait d'être encouragé et ne constituait point une dérogation. Sans parler de ces mille objets où il a su faire fleurir dans le verre, avec la sensibilité d'un médiéval, une faune et une flore paysanne, Lalique a été le premier, je crois, à comprendre et à prouver par l'exemple que l'usage du verre se pouvait généraliser : d'où ces lustres, ces fontaines, ces tables de communion, ces revêtements muraux, ces chapelles entièrement de verre, ces portes comme celles qu'il expose au musée Galliéra, comme celles enfin qu'il destine à une chapelle en l'île de Jersey, et qu'on peut voir présentement au Salon des artistes décorateurs.

Cette généralisation de l'usage du verre dans la construction et l'ameublement, on l'observe sur le pourtour de la salle. Voici une salle de bains pour enfants, en mosaïque, de M. Massacry; une autre de M. Duccuing, qui comporte un panneau de laque vitrifiée, inaltérable, lavable et offrant l'aspect d'un panneau de véritable laque. Claude Salvy expose une coiffeuse de glace aurée et de cuivre rouge; M. Maurice Dufrêne, une chambre à coucher de bois laqué noir et de glace décorée; M. Leleu, une jardinière; M. Jallot, une belle table de verre et de métal chromé; M. Sognot et Mme Charlotte Alix, une psyché à éclairage intérieur et une fontaine d'appartement; M. Guénot, une coiffeuse et un paravent en mosaïque de verre argenté; M. Lardin, un paravent de verre décoré et gravé. La seule énumération de ces objets, dont la longueur même est l'indice d'une invention fertile, provoquera une objection dont il faut bien croire qu'elle est spirituelle, puisqu'on l'a cent fois redite. On répétera donc, une fois de plus, que ces meubles de verre et de métal évoquent fâcheusement la clinique, le laboratoire, le cabinet du dentiste. Je répondrai simplement que ce n'est pas telle matière *a priori* qui confère une beauté à l'objet, mais l'emploi qu'on en fait; matière, technique sont des moyens mis à la disposition de l'homme pour exprimer l'homme; *l'artiste, à travers le visible, cherche l'invisible.*

Jamais cette parole n'a été plus vraie qu'en ce qui concerne le verre, cette matière immatérielle, puisqu'elle enferme la lumière, la dispense, la dégage, et par là même est toute désignée pour accompagner de ses formes transparentes cet autre mystère, l'électricité.

Tout au plus manifestera-t-on quelque étonnement qu'à une époque où l'on obtient des glaces d'une grandeur et d'une limpidité insoupçonnées, de ces glaces dont la pose, en quelques devantures des Champs-Elysées, a été un miracle d'adresse et dont la pureté est telle qu'en vous séparant du bruit extérieur de l'avenue, elle vous laisse envahir délicieusement par le rythme de sa vie, quelques artistes s'ingénient à compartimenter et à orner ces glaces. M. Max Ingrand, par exemple, y dépense une ingéniosité délicate : il combine la gravure au sable à l'acide, ou par enlevage, notons, par parenthèse, que seul le papier buvard résiste au jet de sable et autorise par conséquent les réserves. Le paravent de verre fumé que M. Boberman décore à l'acide ou à la meule donne une indication précieuse; son décor au trait, dans le style des pointes sèches, laisse à la glace sa pureté fondamentale. Ici encore, c'est le goût et l'art qui doivent guider la technique.

Dans la galerie sur jardin, on a heureusement tiré partie de la verrière du fond pour monter en avant d'elle, sur des châssis, les vitraux qu'on voit ainsi par transparence. Barillet propose ses grisailles; Decorchemont, la couleur profonde de ses pâtes de verre serties de plomb; Gruber, son *Cirque* et son *Golf* : résidence discrète, mysticisme, sport.

Sur les murs, deux nouveautés intéressantes. La première, à vrai dire, a déjà été montrée au public, à une exposition du Pavillon de Marsan; ce sont des panneaux de fonte et d'émail, exécutés par le fondeur Laurent Monnier, dans ses ateliers du Jura français; M. Schmied taille librement une gravure sur bois; on l'applique sur un moule en terre réfractaire; là-dessus on coule des plaques de fonte; on remplit les anfractuosités d'émail et l'on cuit au four. La deuxième nouveauté, inédite celle-là, consiste dans les pavements et les revêtements muraux exécutés par Mayodon en faïence émaillée; il est sur le point d'atteindre non le secret des *azulejos*, car ce n'était pas un secret, mais une réussite équivalente, riche en conséquences décoratives.

A titre expérimental, encore que je fasse mes réserves sur la qualité de l'ornement, je signale ici le décor à l'émail d'épaisses dalles de verre par M. Barriot; on sait que la décoration contemporaine fait un usage de plus en plus important des dalles de verre; c'est dire l'importance qui s'attache à ces recherches délicates, puisqu'elles doivent tenir compte du point de cohésion entre le verre et l'émail, qui est de 520 degrés environ, le verre tombant en fusion à 550 degrés.

M. Dunand montre de somptueuses mosaïques d'or; M. Daum, des verreries artisanes; M. Decorchemont, des bibelots en pâte de verre; M. Barillet, une mosaïque d'un gris fin, relevé de jaune et saupoudré de nacre; M. Sala, des cristalleries dont il sait composer les modèles dans le sens d'un métier qu'il connaît aussi bien que personne; M. Thomson, enfin, des poissons exécutés au chalumeau, avec des traînées de rose et d'émeraude du plus charmant effet.

Pline parle de deux coupes de verre pour lesquelles on donna le prix de 6,000 sesterces, et de verres à boire ordinaire, qui valaient trois sesterces, environ 60 centimes de notre monnaie. L'exposition du musée Galliéra présente un registre de valeurs à peu près aussi étendu. Elle va des « gentillesses de cabinet », que M. Barthou affectionne autant que les livres, aux objets les plus humbles. On y voit même, si mes souvenirs sont exacts, de ces verres noirs dont la mode s'est répandue en ces dernières années et qui font penser aux vases obsidiens dont parle Pline. On les appelait ainsi parce qu'ils ressemblaient à la pierre découverte en Egypte par Obsidius : une pierre noire, quelquefois transparente, mais d'une transparence mate, de sorte que, attachée comme un miroir à la muraille, elle rendait plutôt l'ombre que l'image des objets.

LÉANDRE VAILLAT.

FEUILLETON DU Temps
DU 6 JUIN 1934

LA MUSIQUE

A L'OPERA : première représentation de « Rolande et le mauvais garçon », opéra en cinq actes de M. Lucien Népoty, musique de M. Henri Rabaud.

AU THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES : les Ballets russes de Monte-Carlo, première représentation de « Choreartium », symphonie chorégraphique de M. L. Massine, musique de Brahms; « les Sylphides », rêverie romantique en un acte, musique de Chopin, orchestrée par M. Vittorio Rieti, chorégraphie d'après M. Michel Fokine; « le Tricorne », ballet de Martinez Sierra, d'après un conte d'Alarcon, musique de M. Manuel de Falla.

A L'OPERA-COMIQUE : première représentation de « Marie l'Egyptienne », mystère en trois épisodes de M. Claudio Guastalla, traduction française de M. Jean Chantavoine, musique de M. Ottorino Respighi; « Angélique », farce en un acte, paroles de M. Nino, musique de M. Jacques Ibert; « Reflets », ballet en un acte, musique de M. Florent Schmitt.

AU THEATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN : reprise de « la Favorite », opéra en quatre actes et cinq tableaux de Roger et Vaëz, musique de Donizetti; première représentation d' « Esquisse », fantaisie lyrique en un acte de M. André Baugé, musique de M. J. Mazellier.

Dans le dernier feuilleton je n'ai pu qu'analyser d'un peu près le livret et la musique de *Rolande et le mauvais garçon* et vous en décrire le mécanisme précieux et le subtil attrait. Il me reste à appeler votre attention sur les interprètes de premier rang qu'on y admire et sur les agréments extérieurs du spectacle.

Mme Marise Ferrer n'a jamais rencontré meilleure occasion pour faire valoir ses dons de nature et d'art. Sa beauté et sa haute stature lui permettent de figurer avec vraisemblance la reine Rolande. Le refrain à la bouche, elle joue le rôle avec un dégagé, un délié dont on ne l'eût pas crue capable. Une fine et ferme création de plus à l'actif de cette cantatrice actuellement dans la plénitude de son talent. M. Georges Thill n'a peut-être ni l'audace joviale, ni le sang vif du bandit-poète Gaspard Turgis. Mais il chante d'une voix splendide et remplit le grand vaisseau de l'Opéra des jets puissants de ses notes aiguës. M. André Pernet dessine avec une autorité inflexible la physionomie altière du prince Richard. Tantôt spirituelle et tantôt tendre, Mlle Solange Renaux ressaisit dans leur fraîcheur les nuances du rôle de Rosette. Mlle Courtin, lauréate des derniers concours du Conservatoire, a fait un début très remarqué sous le travesti du page René. Voilà une chanteuse de bel avenir. Elle possède une voix bien posée et timbrée. Elle phrase avec goût, avec style et fait honneur à ses maîtres. Mlle Yvonne Gervais est une espiègle Pernette. Mlle Odette Ricquier séduit par son mezzo étoffé et par sa grâce juvénile. M. Huberty, fort amusant Pescalou, M. Le Clézio, peintre élégant et léger, MM. Narçon, Raoul Gilles tiennent habilement les rôles secondaires. Enfin M. Philippe Gaubert anime d'ardeur l'exécution orchestrale et sait faire obéir les instrumentistes à tous les souffles de la fantaisie ailée de M. Henri Rabaud.

Cette œuvre, égayée de bel esprit et où tout est tourné en effets heureux est habillée, parée, mise en place et en détail avec recherche et étude. Les décors et les costumes, dont les maquettes ont été peintes par Mme Germaine de France et M. Emile Bertin, évoquent avec faste l'époque guerrière et poétique de la Renaissance. On souhaite pourtant que les tableaux soient d'un arrangement moins poncif et que, par exemple, les courtisans de la frivole princesse Rolande soient groupés autour du trône d'une façon moins conventionnelle.

Rolande et le mauvais garçon n'a rien à emprunter à l'attirail flétri de la chevalerie de l'opéra romantique. La présentation scénique et décorative doit en être faite avec les sentiments et les procédés d'aujourd'hui.

Ces sentiments et ces idées modernes les voyons-nous triompher dans les spectacles que les Ballets russes de Monte-Carlo nous donnent sur le théâtre des Champs-Elysées? Je n'en suis pas entièrement persuadé. Depuis trois ans cette compagnie d'artistes slaves semble s'en tenir au même type esthétique et rester immuable sous le rayon de Serge de Diaghileff.

L'après-guerre, où un étrange laisser-aller était partout sensible, n'a été que trop propice aux ingénus, aux apprentis et aux faiseurs expéditifs. Les improvisations bruyantes, les essais informes étaient alors de mode. La faveur des snobs allait aux partitions violentes, courtes et bâclées, aux décors faits de quelques taches et de quelques traits puérilement assemblés. Tout était facile : mœurs, arts et affaires. A présent nous revenons heureusement aux travaux d'esprits sérieux et cultivés. Il y a épuration, relèvement de la pratique des arts. Les faux génies, les farceurs et les maniaques n'ont plus audience qu'auprès de ceux qui se sont attardés au genre élémentaire en vigueur parmi les écervelés d'il y a quinze ans.

Les Ballets russes de Monte-Carlo ne démontrent pas assez qu'ils ont, eux aussi, dépassé ce stade d'une esthétique primitive et maintenant défunte. Certes, ils ont formé et conservé une troupe de danseurs magnifiques. En outre, ils se sont signalés à notre attention aux deux saisons précédentes par des créations d'une verve irrésistible et qui n'ont fait que gagner en vivacité aux épreuves successives : *Beach* de MM. René Kerdyk et G. Françaix, *la Concurrence* de MM. André Derain et Georges Auric et *Scuola di Ballo* de MM. E. de Beaumont, Massine et G. Françaix, d'après Goldoni et Boccherini.

Au cours de leurs manifestations récentes ils n'ont encore affiché aucun de ces trois ballets dont le plus précieux et le plus entraînant est à mon avis *Beach*. Néanmoins ils ont cru nous intéresser en représentant pour la première fois un divertissement chorégraphique sur la *Quatrième Symphonie* de Brahms et qui porte ce titre obscur et prétentieux : *Choreartium*. Il n'y a pas davantage de sens clair dans ce vocable que dans l'action dansante de l'ouvrage. S'agit-il des quatre saisons de l'année, comme le donneraient à penser les décors incohérents et abrégés? Faut-il y voir une tentative d'idéologie nuageuse? Une traduction plastique des sentiments du maître de Hambourg, au moment où il composait sa partition? Une projection de la pensée que s'en fait un auditeur amoureux de symboles? Chaque thème est-il matériellement figuré par un personnage habillé d'un costume dont la teinte répond à la nuance sonore voulue par le musicien? Ou bien tout simplement les